

LE REGARD ABSENT ET LE MIROIR BRISE

Emeric Guillermou
Avocat – Toulon

Si nous existons, au sens de pouvoir « être », c'est parce que nous sommes capables de conscience individuelle et particulière, dont la liberté est à la fois l'un des premiers acquis et l'une des premières conditions.

Ceci veut signifier que c'est par cette conscience que nous parvenons à une certaine liberté, et que c'est par cette liberté qu'une certaine conscience nous est permise.

Mais également, que la conscience et la liberté offrent la possibilité du projet, et que c'est par là que nous ne sommes pas des morts vivants.

Sartre indique ainsi « l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie ».

Le dictionnaire des sciences philosophiques définit la conscience comme « le sentiment intime immédiat constant de l'activité du moi dans chacun des phénomènes de la vie morale ».

L'altération de ce sentiment conduit inévitablement à une désorganisation de la relation à l'autre, et cette histoire est riche de leçons.

Pour ce qui me concerne, j'ai voulu insister sur cette notion d'altérité, mais aussi en ce qu'elle renvoie à soi-même.

Le regard absent est à la fois celui qui ne peut pas voir, mais également celui qui ne veut pas voir.

Celui qui ne peut pas, c'est le traumatisé crânien, empêtré dans un rapport au monde pour lequel il a perdu l'aisance d'avant, mais ne percevant pas toujours le pourquoi de cette difficulté.

Je me souviens d'une scène au supermarché, qui se répétait bien souvent lorsque j'étais enfant : mon père pointait l'addition, celle de la calculatrice, et était persuadé qu'une erreur de caisse avait été commise.

Il expliquait alors à la caissière qu'elle s'était trompée, et plus la discussion se prolongeait, plus j'avais envie de devenir invisible ...

Régulièrement, lorsque je fais les courses en famille, ou lorsque je vais au restaurant, mon épouse m'interpelle : « tu ne regardes jamais la monnaie que l'on te rend » et je lui dis « ce n'est pas grave, mais si tu veux, vérifie là » mais en général,.... j'ai déjà perdu le ticket ...

Celui qui ne peut pas voir, c'est aussi ce voisin qui ne comprend pas les bizarreries de comportement.

Comment expliquer que ce voisin ne nous veut pas du mal, que finalement il a peut-être des préoccupations, que s'il a oublié de nous saluer c'est par distraction, pas par mépris.

Mon épouse me dit souvent: « toi, on peut te faire les pires affronts, tu ne réagis pas, tu dois être indifférent aux comportements humains, tu leur trouves toujours des excuses ».

Les enfants de traumatisés crâniens portent parfois sur la vie un regard particulier : rien ne semble avoir d'importance, sauf l'essentiel ... : ne pas rajouter de la souffrance à la difficulté de la condition humaine.

Je me souviens de ce NOEL, ou de cet anniversaire, pour lequel la table était mise, avec la fête et les cadeaux que les enfants imaginent

Mais nous savions aussi que cela avait la fragilité du cristal, que le bonheur familial de vivre ces instants pouvait à tout moment s'interrompre, parce qu'une crise survenait.

Cet aléa, sorte d'orage dont on ne sait à quel moment il va survenir, créait une atmosphère bien particulière, le sentiment qu'un bonheur est fugace, qu'il n'existera jamais tout à fait, qu'on manquera de temps pour le vivre, qu'il y a une fatalité de la fête qui ne peut s'accomplir.

Je me souviens de cette mère, épouse modèle, se battant à la fois pour élever ses quatre enfants et compenser la situation de blessure vécue au quotidien ... mais qui de temps en temps, à bout de ne plus reconnaître celui qu'elle avait connu, se précipitait au fond du jardin pour pleurer.

Dans ces moments là, il importait de ne pas abandonner ce père dont le désarroi se lisait dans ses yeux, soudain lucide de ce qui venait de se passer, et cette mère dont nous pensions pouvoir consoler la souffrance.

Il m'est arrivé de rester avec l'un ou de me rendre auprès de l'autre en fonction de ce qu'avaient fait avant moi mes frères ou sœurs, afin qu'aucun des deux ne demeure seul face à sa souffrance, car la peur d'un acte irrémédiable nous envahissait.

Je me souviens de cette sœur aînée, passionnée de philosophie, qui submergée de souffrance, partait en courant de la maison en se tapant sur la tête ; Mon frère, mon autre sœur ou moi partions après elle pour la raisonner, se partageant les tâches pour qu'en arrière, « rien n'arrive ».

Nous restions alors en dehors de notre lieu de vie, égarés sur un petit chemin de campagne, afin de souffler un peu...

Pourquoi un miroir brisé ? : parce que nous étions conscients que dans ce quartier, le regard sur nous n'était pas le même, que notre reflet s'était déjà flétri .

La réaction était simple : éviter les témoins, ce qui nous exposerait en réalité encore plus au regard de la curiosité, et rentrer dans la spirale d'un isolement social ou seuls ceux inclus dans le cercle familial « pouvaient comprendre ».

Si nous voulions sortir du cercle, c'était bien entendu pour humer des vents de liberté ... ceux d'une normalité ambiante, rassurante car tellement simple à vivre ...

Mais vouloir sortir du cercle, n'était ce pas en même temps trahir ses membres ?

Retrouver une normalité, oui, mais n'était ce pas au prix de la fuite et de l'oubli ?

J'y ai beaucoup réfléchi, tentant sans cesse d'échapper à cet enfermement qui voudrait que la seule alternative soit de choisir entre la fidélité absolue à ceux qui faisaient partie de cette histoire (« seuls capables de comprendre l'intensité des sentiments qui unissent les membres d'une telle famille »), ou au contraire d'exorciser les souvenirs en les reniant avec leurs témoins.

Renier était impossible car c'était perdre son histoire et donc son identité tout en tuant ce qui fait notre être le plus profond.

S'enfermer pas davantage car cela signifiait refuser la vie.

Les enfants de traumatisés crâniens sont en réalité des funambules, qui savent que c'est au carrefour de situations extrêmes que la vie est certes plus ardue à supporter mais que c'est parfois la seule situation tenable.

Ils savent que le bonheur est fragile, qu'il doit se conquérir, et que le risque est là ... tapis dans l'ombre ... mais qu'il ne faut plus dire « il n'est rien arrivé au moins ? »

Je me souviens de cette mère, traumatisée par l'accident et le risque de perte de l'être cher, qui à chaque fois que jeune adulte, je m'apprêtais à partir, me demandait de sa voix douce : « tu seras de retour à quelle heure ? » et je savais que cinq minutes après l'heure annoncée, tout retard pouvait générer une angoisse telle ... que nous préférions rentrer avec un peu d'avance.

Mais la vie d'un père blessé ne se réduit pas à ce regard là, et heureusement...

Il y a eu des moments de joie intense, des moments d'admiration ... et la certitude qu'au delà de tout, nous l'aimions profondément ... et qu'il nous aimait.

Car chez nous, les rôles s'étaient inversés depuis l'accident : un père à la maison et une mère qui travaille ...

Ceci signifie que toutes les tâches ménagères étaient du ressort masculin, mais aussi les tâches éducatives.

Etre éduqué par un père traumatisé crânien, prendre la mesure progressive de ce qui est la norme ou ne l'est pas : j'avoue que son intransigeance et l'aide qu'il pouvait apporter à ses enfants ont été à la fois vecteurs de force et de réussite.

C'est donc un hommage que je lui rendrai, car en dépit de ses souffrances il a pu maintenir une vie familiale, éduquer quatre enfants, tenir un foyer, et aider ceux ci pour leur intégration sociale.

Ce qui est certain, c'est que la fragilité que nous avons connue, celle de l'équilibre du funambule, celle du moment difficile ou imprévisible, donne un autre regard sur la vie.

C'est peut être pour cela qu'à un moment, il faut passer d'un regard absent à un nouveau regard, être capable de projet sans renoncer à sa fidélité ...